

## Différences des langues dans une institution analytique... nécessairement violence ?

Anne Verougstraete-Hendrickx  
Paris, le 6 décembre 2009

Séminaire IAEP organisé par SPF :  
La violence des langues

Dans l'écriture nous relierons le double signifiant 'Ecole Belge de Psychanalyse - Belgische School voor Psychoanalyse' (EBP-BSP) par un trait d'union / een koppelteken. Il vient s'inscrire comme une énigme qui nous questionne. Que dit ce trait d'union de la manière dont est vécue la différence des langues dans notre institution analytique ? Vient-il amortir les cris de douleur et de colère qui ne peuvent se dire ou être entendus, couvrir de silence les atteintes portées, trans-générationnellement, aux deux groupes linguistiques ?<sup>1</sup> Expression du silence où sont scellées les premières empreintes de cette violence quand dans la généalogie et la prime enfance plusieurs langues (parlées, tuées, interdites, méprisées, etc.) ont installé un mutisme dans les langues, une paralysie des langues ? Mise en geste du fait que l'atteinte qui contracte la parole, réside dans le lien primordial, archaïque, ancestral, entre la langue et le fondement narcissique du sujet ? Signe de coupure et d'ouverture d'un espace potentiel pour qu'en lieu et place des émotions, émois, embarras, empêchements ou acting out, un monde en commun puisse se construire ?

Le contexte politique belge actuel, avec la mise en jeu répétée de la survie de la « Belgique », la difficulté de penser sa continuité, l'indispensable réajustement de la pensée de son éventuelle continuité, nous remet en présence de facettes complexes du côtoiement de nos langues nationales. Lors de la fondation de EBP-BSP, Il n'y a pas eu d'élaboration du sens donné au trait d'union, inscrivant les deux groupes linguistiques dans un 'se-joindre' qui ne va pas sans un certain empiètement par le fait de l'adresse mutuelle. A l'intérieur de notre Ecole bilingue/ tweetalige School une souffrance institutionnelle réelle est vécue. Certains néerlandophones s'irritent de constater que les francophones ne se mettent pas à apprendre le néerlandais alors qu'ils ont le sentiment d'avoir fait de gros efforts pour parler le français. Certains francophones vivent un blocage dans l'apprentissage du néerlandais et se sentent fréquemment mis en position de mauvais objet, avec un sentiment de persécution pénible à vivre. Afin de donner à entendre les rapports de force qui peuvent se concentrer aux abords de la

---

<sup>1</sup> Derrida Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Editions Galilée, 1996, p.27 :

« Un trait d'union ne suffit jamais à couvrir les protestations, les cris de colère ou de souffrance ... Il ne fera jamais taire leur mémoire. Il pourrait même aggraver la terreur, les lésions et les blessures. »

différence des langues <sup>2</sup>, une collègue et moi-même avons donné la parole, dans un espace autre que l'École, à une dizaine de psychanalystes, hommes et femmes, membres de l'EBP-BSP. Ceux-ci se sont exprimés en tant que citoyens, à l'occasion d'interviews réalisés concernant leur histoire personnelle en lien avec la question de la langue/ de taalkwestie. Voici quelques extraits de propos de femmes ainsi recueillis :

**H.A.** *'A 5 ans et demi, j'entrais à l'école primaire en français, conformément au désir de ma mère francophone qui ne pouvait envisager pour ses filles qu'un enseignement dans la distinction française, bien que mon père soit néerlandophone et que nous habitons à Anvers/Antwerpen. C'était en 1954. La « guerre scolaire » qui visait la suppression des classes francophones en région flamande faisait rage. Dans le cadre de la loi Collard, un inspecteur linguistique s'est présenté dans ma classe, questionnant les écoliers de banc en banc. S'adressant à moi en néerlandais, il m'a demandé de lui donner mon mouchoir : « Geef mij uw zakdoek ». J'avais une compréhension passive du flamand puisque mon père m'adressait toujours la parole dans cette langue, bien que ma mère nous intimait de ne lui répondre qu'en français. Sans mots dire (maudire), je lui ai donc tendu, fièrement, mon mouchoir. Il m'a sorti de mon banc et a dit devant tous : « En voici une qui connaît le néerlandais, elle ne peut pas rester dans cette classe ».*

*J'ai dû laisser là mes cahiers et crayons de couleur avec l'obligation de rejoindre la classe néerlandophone. Pour ma mère ce n'était pas acceptable. Menée par une logique partiellement inconsciente, en loyauté avec sa propre mère, elle a obtenu qu'on fasse disparaître mon nom des registres de l'école primaire et qu'on me « cache » pour une année supplémentaire à l'école maternelle francophone. Dès ce moment, l'ordre de faire semblant de ne rien comprendre au néerlandais était devenu un impératif absolu. Un clivage des langues s'installait en moi et avec lui, la honte sur mes origines. Mon père continuait de m'adresser la parole en néerlandais mais lui répondre dans sa langue eut été désavouer ma mère. J'ai donc opté pour le français, m'enfermant dans un mutisme défensif à l'égard de mon père. Humilié, il réagissait par une colère toujours prête à exploser.'*

**R.W.** *'Pendant mon adolescence j'ai plutôt mal vécu d'être repérée comme flamande, par mon prénom 'Ria' et, sans doute, par des signes extérieurs, comme mes boucles d'oreilles, mes longues nattes nouées en macarons...J'ai vécu une certaine honte à être flamande.(...) On se fichait de moi : ça c'est une « flaminte » ! (...) ce n'est pas pour rien si à l'adolescence j'ai falsifié ma carte d'identité, modifiant mon prénom « Maria Monica » en « Marie Dominique » parce que ça sonnait mieux. (...) Quand les sœurs de la Charité de Gand criaient « Rrrria » en roulant bien le « r », ça faisait un boucan dans le réfectoire quand on m'enguirlandait. Je disais à mes copines que je m'appelais Marie-Dominique, mais quand on criait Ria dans le réfectoire, c'était moi qui rougissais. (...)'*

---

<sup>2</sup> Derrida Jacques, *op. cité*, p. 24 : « Car les phénomènes qui m'intéressent sont justement ceux qui viennent à brouiller ces frontières, à les passer et donc à faire apparaître leur artifice historique mais aussi, « les rapports de force qui s'y concentrent et en vérité s'y capitalisent à perte de vue. »

*A.B. 'Je suis née au croisement, à l'interface, de deux cultures, de deux identités. Le fait d'être établie sur la frontière linguistique est comme une image de mon identité. (...) à chaque fois que je parle, que ce soit le flamand ou le français, je sens qu'il me manque la souplesse de quelqu'un qui serait unilingue. Je ne serai jamais unilingue et je n'aurai jamais cette souplesse. Je dois toujours faire avec la frustration de ne pas trouver le mot juste, ou de le trouver mais dans l'autre langue. C'est aussi ce qui me permet d'entrecroiser ces deux langages.'*

Ces extraits font entendre que les ressorts cachés résident dans l'histoire personnelle et collective, certes sue mais cependant tenue en dehors du langage, retranchée de la transmission. La charge qui s'y joue, se vit à la fois au passé et au présent. Partagée entre mythe et réalité, elle se renforce par le peu d'échanges entre les deux groupes linguistiques, entretenant des représentations imaginaires de ce que pensent ou font les autres. Elle se nourrit de la déconsidération de la langue néerlandaise jugée 'moche', inintéressante, prise parfois dans les rets d'un racisme des langues. Les questions politiques, actuellement en suspens dans le pays, ont tendance à accentuer les processus d'identification à un groupe : les néerlandophones / les francophones. Ils viennent renforcer les phénomènes communautaires selon le processus décrit par Freud dans 'Psychologie des masses'. La crise qui en résulte a pour conséquence positive de faire remonter à la surface les refoulements collectifs. Allant de pair avec des différences culturelles et sociales, la différence des langues confronte non seulement à la difficulté mais aussi à la chance d'avoir à faire avec le distinct qui n'est pas très loin, avec l'étranger qui pousse à sortir du même. L'Ecole cherche à faire face à cette épreuve institutionnelle, vécue de part et d'autre mais de façon non symétrique, par l'effort considérable de donner la traduction des conférences ou, pour certaines réunions, de demander l'intervention d'une interprète. L'important coût financier que cela représente, traduit (c'est le cas de le dire) le désir de rendre possibles les échanges et les croisements au cœur de la tension du vivre « entre-deux langues ». Loin d'être un incessant aller-retour d'une rive à l'autre, cela revient à faire l'expérience de chaque langue à sa juste place, à la fois érotique et endeuillée, et de la langue entre deux bords, entre la limite que chacune impose à celui qui parle. Contrairement au mélange et à la mixité, la différence des langues génère une pensée résolument temporelle, une pensée de l'évolution à travers les langues, les cultures, les époques, l'histoire et les histoires de vie. Elle génère une pensée du devenir, indescriptible mais pas inénarrable. Raconter ne revient-il pas à dire des évolutions et des transformations toujours en cours ? Le trait d'union initial entre EBP-BSP serait-il le témoin de la nécessaire mise au travail personnelle et collective pouvant conduire au point de retournement de l'énigme qu'il porte et donner lieu à une parole de rencontre ?

Nous savons qu'une rencontre, toujours, vous arrive, qu'elle surgit, comme l'événement et que c'est elle qui assure la parité des partenaires.